

*le goût de l'Histoire*  
de jean-claude zylberstein

# GOLDA MEIR

Ma Vie



LES  
BELLES  
LETTRES



GOLDA MEIR

Ma vie

*Introduction de Julia Neuberger*

*Traduit de l'anglais  
par Georges Belmont et Hortense Chabrier*

PARIS  
LES BELLES LETTRES  
2023

www.lesbelleslettres.com  
Retrouvez Les Belles Lettres sur Facebook et Twitter.

Titre original :  
*My Life*  
© 1975 Golda Meir  
© 2023 Julia Neuberger, pour l'introduction

En dépit de ses recherches, l'éditeur n'a pu retrouver les ayants droit  
des traducteurs, Georges Belmont et Hortense Chabrier.  
Leurs droits sont réservés.

© 2023, pour la présente édition,  
Société d'édition Les Belles Lettres  
95, bd Raspail, 75006 Paris

ISBN : 978-2-251-45462-7

## Je choisis la Palestine

Je trouvai la maison très changée. Mes parents s'étaient beaucoup radoucis ; leur situation financière s'était améliorée, et Clara était déjà une adolescente. Ils avaient déménagé pour s'installer dans un nouvel appartement plus agréable, dans la 10<sup>e</sup> Rue, et l'on eût dit une ruche bruissante de visiteurs et d'activité. Ma mère et mon père considéraient le lycée comme allant de soi désormais pour moi, et même lorsque j'eus passé mes examens de sortie et que je me fus inscrite, en octobre 1916, à l'École normale de Milwaukee (l'École de formation des Institutrices, comme on l'appelait alors), ils n'élevèrent aucune protestation. Je ne crois pas qu'ils aient jamais cru vraiment que j'eusse besoin de poursuivre mon éducation ; mais ils me laissaient agir à ma guise, et nos rapports n'avaient plus rien de commun avec ce qu'ils avaient été, bien qu'il nous arrivât encore, à ma mère et à moi, de nous disputer. L'une de ces querelles éclata à propos des lettres que m'adressait Morris. Ma mère jugeait de son devoir d'être au courant de tous les détails de mon roman d'amour de Denver (à propos duquel Sheyna, peut-être, ou quelqu'un d'autre, lui avait écrit) ; une fois, elle força même Clara à lui lire toute une liasse de ces lettres et à les lui traduire en yiddish (Morris et moi, nous

nous écrivions en anglais, langue que ma mère avait du mal à comprendre). Consciente d'avoir fait quelque chose de très mal, Clara me l'avoua par la suite en me jurant qu'elle avait délibérément sauté ce qu'elle appelait avec tact : « les passages les plus personnels ». A dater de ce jour, Morris m'adressa ses lettres chez Regina.

A mesure que la vie était devenue plus facile pour eux, mes parents avaient pris une part beaucoup plus active à la vie de la communauté. Ma mère – qui, je pense, n'a probablement jamais su ce qu'est le besoin de s'exprimer en dehors du cercle de famille immédiat ou de la routine des devoirs familiaux – n'en avait pas moins développé en elle ce qui devait être une aptitude naturelle aux bonnes œuvres, et ce, peut-être, grâce aux gens qu'elle voyait défiler dans sa boutique et aux problèmes qu'ils lui exposaient pendant qu'elle leur pesait du riz et du sucre. En tout cas, elle était maintenant plus affairée que jamais, mais infiniment plus détendue, en dépit de son habitude (qui m'agaçait terriblement) de protester que rien à Milwaukee ne valait ce qu'on trouvait à Pinsk ; « Voyez les fruits, par exemple... » Mais qui donc mangeait des fruits, à Pinsk ? Certainement pas ma famille ! Cela n'empêchait pas ma mère de continuer à vanter les délices imaginaires de « là-bas, chez nous », et je finis par apprendre à ne plus exploser chaque fois qu'elle se lançait dans ce genre de discours.

Maman n'en finissait jamais de cuisiner ni de « pâtisser », de prêter l'oreille aux ennuis de quelque inconnu ni d'aider à organiser une tombola ou une fête de charité dans le quartier. Elle était excellente cuisinière et m'apprit à préparer des plats juifs sains et nourrissants, de l'ordre de ceux que je confectonne toujours, et que j'aime bien – même si mon fils et l'un de mes petits-fils, qui se tiennent pour des cuisiniers gourmets et font tout au vin, froncent le nez devant mes plats « dénués d'imagination ». (Ce qui ne les empêche pas de les manger !)

Le vendredi soir, quand nous prenions place autour du repas du sabbat – consommé de poulet, carpe farcie et viande braisée avec pommes de terre et oignons, accompagnée de *zimmes* aux carottes et aux pruneaux – il y avait presque toujours, en plus de Papa, de Clara et de moi, des invités de passage en ville, et dont les visites duraient très souvent plusieurs semaines.

Au cours de la Première Guerre mondiale, ma mère transforma notre maison en un genre de dépôt pour les jeunes hommes qui s'étaient portés volontaires pour la Légion juive et s'apprêtaient à aller se battre sous le drapeau juif, dans le cadre de l'armée britannique, afin de libérer des Turcs la Palestine. La plupart des jeunes gens de Milwaukee engagés dans la Légion (c'étaient des immigrants exemptés de service militaire) partaient de chez nous, munis de petits sacs brodés par ma mère et où ils serraient leur châle de prière et leurs phylactères, ainsi que de sacs beaucoup plus grands, bourrés de galettes qui venaient de sortir du four et encore chaudes. Son cœur comme sa maison étaient ouverts à tous, et chaque fois qu'il me prend envie de me souvenir d'elle comme elle était en ce temps-là, j'entends éclater son rire dans la cuisine, pendant qu'elle faisait frire les oignons, grattait les carottes ou hachait le poisson du vendredi soir, tout en bavardant avec un invité que l'on coucherait sur le canapé du living-room pour le week-end.

Mon père était, lui aussi, étroitement mêlé maintenant à la vie des Juifs de la ville. La plupart de ceux qui dormirent sur le fameux canapé, durant ces années, étaient des socialistes, des sionistes travaillistes venus de l'Est, auteurs de livres en yiddish faisant une tournée de conférences, ou membres de la *B'nai B'rith* (l'ordre de fraternité juive auquel appartenait mon père). En somme, mes parents s'étaient totalement intégrés, et leur foyer était devenu une sorte d'institution, pour ce qui concernait la communauté juive de Milwaukee et ses visiteurs.

Parmi les nombreuses personnes que, pour la première fois, je rencontrais ou j'entendis prendre la parole en public à cette époque, certaines allaient exercer une influence majeure non seulement sur ma vie, mais – ce qui était beaucoup plus important – sur le mouvement sioniste, et notamment sur le sionisme travailliste. Et quelques-unes d'entre elles devaient figurer par la suite dans le nombre des pères-fondateurs de l'État juif.

Si je fais halte ici un instant pour me souvenir de ceux dont le passage à Milwaukee s'inscrivit le plus fortement en moi vers la fin de mon adolescence, ma pensée s'arrête d'abord, parmi tous les Juifs de cet ordre, sur Nachman Syrkin, qui fut l'un des plus farouches théoriciens du sionisme travailliste. Juif russe, Syrkin, après des études de philosophie et de psychologie à Berlin, avait regagné la Russie à la suite de la révolution de 1905, puis émigré aux États-Unis, où il était devenu le chef des *Poalei-Zion* (sionistes travaillistes). Il était convaincu que le prolétariat juif (« les esclaves des esclaves » ou « le prolétariat des prolétariats », disait-il) n'avait d'autre espoir que l'immigration massive en Palestine. Avec un égal brillant dans les écrits et dans la parole, il répandait infatigablement cette idée dans l'Europe entière et aux États-Unis. Mon anecdote préférée le concernant (sa fille Marie devint mon amie intime et, plus tard, ma biographe) a trait à un débat qui prit place entre lui et le Dr Chaïm Zhitlovsky, partisan célèbre du yiddish comme langue nationale juive et qui donnait la priorité, dans la question juive, à la conquête des droits civiques, alors que Syrkin était un sioniste passionné et un avocat de la renaissance de la langue hébraïque. Au cours de ce débat, Syrkin dit à Zhitlovsky :

– Très bien. Mettons-nous d'accord pour tout partager en deux. Vous, vous aurez tout ce qui existe, et moi, tout ce qui n'existe pas encore. Exemple : *Eretz Yisroel* (la Terre d'Israël) n'existe pas comme État juif, et donc me revient ; la Diaspora

existe, autrement dit elle est à vous. Tout comme le yiddish. Mais puisque l'hébreu n'existe pas encore comme langue courante de tous les jours, il me revient. Tout ce qui est réel et concret sera vôtre ; tout ce qui est pour vous songes creux sera mien.

Parmi ces grands hommes il y avait aussi Shmarya (son nom complet était Shmaryahu) Levin, l'un des plus grands orateurs sionistes de l'époque, sans nul doute, et homme dont l'esprit et le charme captivaient des milliers de Juifs dans le monde entier. Depuis, comme Syrkin, il a plus ou moins rejoint dans un demi-oubli les ombres de ces géants du sionisme qui ne demeurent connus (quand ils le sont) de la plupart des jeunes Israéliens, que par la plaque de rue à leur nom qu'on trouve jusque dans la plus petite bourgade d'Israël. Mais, pour ma génération, ce fut vraiment un des titans du mouvement et, dans la mesure où mes amis et moi nous avions une idole, c'était Shmarya, oui, avec son élégance persuasive et sa profonde intelligence. Il avait un humour typiquement yiddish, à tel point qu'il est difficile de faire passer ses subtilités en aucune autre langue. Il disait sardoniquement des Juifs : « C'est vrai, nous sommes un tout petit peuple, mais remarquablement dur à avaler. » Ou bien, sur le même mode ironique, il décrivait la Palestine comme un pays merveilleux où l'on peut passer l'hiver en Égypte (il y pleut rarement) et l'été dans les monts du Liban. Une fois, à un congrès sioniste en Suisse, il s'approcha de moi et me dit, au comble de la surexcitation :  
– Golda, je tiens la morale d'une fable... une morale formidable ! Il ne me manque que la fable.

En 1924, il s'installa en Palestine et nos chemins se croisèrent très souvent. Mais mon souvenir le plus vivace de lui reste lié à la peur bleue qui me saisit à Chicago, en 1929, lorsque, priée de prendre la parole pour la première fois devant une énorme assistance, à mon horreur je repérai Shmarya à

l'un des tout premiers rangs. « Seigneur, me dis-je, comment oser ouvrir la bouche, avec Shmarya assis sous mon nez ? » Je parlai tout de même et, ensuite, quelle ne fut pas ma joie quand il me félicita pour mon discours !

Les premiers Juifs de Palestine que j'aie jamais rencontrés furent Yitzhak Ben Zvi, destiné à devenir le second président de l'État d'Israël, Ya'akov Zerubavel, sioniste-travailliste et écrivain bien connu, et David Ben Gourion. Ben Zvi et Ben Gourion vinrent à Milwaukee en 1916, pour recruter des volontaires pour la Légion juive, peu après avoir été expulsés de Palestine par les Turcs avec interdiction d'y jamais remettre les pieds. Zerubavel, condamné à la prison par les Turcs également, réussit à s'évader, mais fut de nouveau condamné, par contumace, à quinze ans de travaux forcés.

Je n'avais encore jamais rencontré personne comme ces Juifs de Palestine, ni entendu raconter d'histoires comme celles qu'ils contaient sur le *yeshuv* (cette petite communauté juive de Palestine, qui, de 85 000 âmes, s'était vue réduite alors à 56 000 personnes seulement). C'était le premier aperçu que j'avais des terribles souffrances qu'elle endurait du fait de la brutalité du régime turc, lequel avait déjà virtuellement paralysé toute vie normale dans le pays. Ces gens étaient dévorés par l'angoisse à la pensée du sort de leurs frères de Palestine, et convaincus que la Terre d'Israël ne pourrait être efficacement revendiquée après la guerre qu'à une condition : que les Juifs jouent dans les combats du conflit mondial en cours (celui de 1914-1918) un rôle militaire significatif et évident. Le fait est qu'ils parlaient de la Légion juive avec tant de passion que je voulus aussitôt m'y engager et que je fus effondrée d'apprendre qu'on n'y acceptait pas les femmes.

Je savais beaucoup de choses sur la Palestine, à l'époque, cela va de soi ; mais c'étaient des connaissances plutôt théoriques. Ces Juifs de Palestine, eux, nous parlaient, non pas

des perspectives visionnaires ou de la doctrine du sionisme, mais de sa réalité. Ils nous parlaient en détail des quelque cinquante colonies agricoles juives déjà établies là-bas, et nous décrivaient Degania, la colonie de Gordon, sous un jour qui semblait la faire vivre réellement à nos yeux, nous la montrant peuplée d'êtres de chair et de sang, et non de héros et d'héroïnes mythiques. Ils nous parlaient aussi de Tel-Aviv, qui venait tout juste d'être fondée sur les dunes de sable aux abords de Jaffa, et de la *Hashomer*, l'organisation d'auto-défense juive du *yeshuv*, à laquelle Ben Zvi et Ben Gourion prenaient une part très active. Surtout, ils parlaient de leurs rêves et de leurs espoirs d'une victoire alliée sur les Turcs. Tous, ils avaient œuvré ensemble, et de très près, en Palestine. Ben Zvi mentionnait souvent un quatrième membre de leur groupe : Rachel Yanait, qui devait devenir plus tard sa femme. A l'écouter, je me prenais à penser à elle comme à un exemple typique des femmes du *yeshuv* – ces femmes qui prouvaient qu'il était possible de tenir à la fois le rôle d'épouse, de mère et de camarade d'armes, capable d'endurer les privations et le danger sans rechigner – au contraire, même : avec le sentiment immense de s'accomplir pleinement. Et il me semblait que, sans le bénéfice d'aucune publicité, une telle femme et ses pareilles faisaient plus pour promouvoir la cause de notre sexe que tout le militantisme le plus engagé des suffragettes d'Angleterre ou d'Amérique.

Je les écoutais, ces Juifs de Palestine, et j'étais sous le charme ; je ne manquais pas une occasion d'aller les entendre parler – bien qu'il m'ait fallu des mois pour oser vraiment les aborder en personne. Il était plus facile de s'adresser à Ben Zvi et à Zerubavel qu'à Ben Gourion ; ils étaient infiniment moins dogmatiques et plus chaleureux. Ben Zvi vint plusieurs fois à Milwaukee – et chez mes parents. Il s'asseyait dans le cercle, chantait avec nous des chansons du folklore yiddish et

répondait patiemment à notre flot de questions sur la Palestine. Il était jeune, très grand, plutôt dégingandé, avec un sourire doux et des manières pleines de timidité et de bonté qui séduisaient aussitôt les gens.

Quant à Ben Gourion, le premier souvenir que je garde de lui, c'est, en fait, de ne l'avoir *pas* rencontré. Il était censé venir à Milwaukee, et les dispositions avaient été prises pour qu'il prononçât un discours le samedi soir et déjeunât à la maison le dimanche. Mais, ce samedi soir-là, l'Orchestre philharmonique de Chicago était en ville, et Morris (qui m'avait rejointe à Milwaukee entre-temps) m'avait invitée à aller au concert avec lui, depuis des semaines déjà, de sorte que je m'estimai tenue de l'accompagner – bien que je ne puisse dire que j'aie goûté fort la musique, à cette occasion. Le lendemain matin, les sionistes travaillistes me firent savoir que le déjeuner était annulé : il n'était pas séant, dirent-ils, qu'une personne incapable de se donner la peine d'aller écouter Ben Gourion (et il va de soi que j'étais bien trop gênée pour fournir la raison très personnelle de mon absence) eût l'honneur de le recevoir à sa table. Le cœur brisé, je ne pouvais que les approuver entièrement, et je me soumis stoïquement au verdict. Naturellement, je rencontrai Ben Gourion par la suite, mais je me souviens de l'espèce de terreur quasi religieuse qu'il m'inspira très longtemps. C'était l'un des hommes le plus difficilement abordable que j'aie connu ; même alors, il y avait en lui quelque chose qui faisait qu'on avait du mal à parvenir à le connaître. Mais je reviendrai sur lui plus loin et plus longuement.

Peu à peu, le sionisme commençait à envahir mon esprit, et aussi ma vie. Ma conviction absolue était que, Juive, j'appartenais à la Palestine et que, sioniste travailliste, je pouvais remplir ma part au sein du *yeshuv* pour aider à atteindre le double but de l'égalité sociale et économique. Cependant,

le temps n'était pas encore venu pour moi de décider d'aller vivre là-bas. Je savais seulement que je n'étais pas destinée au sionisme de salon et à prôner la colonisation palestinienne pour les autres, et je me refusais à rejoindre les rangs du parti sioniste travailliste tant que j'étais incapable de prendre une résolution qui me liât profondément.

En attendant, il y avait les études, et Morris. Pendant le temps qu'il était resté à Denver, nous avions correspondu régulièrement, et dans ces lettres – relues après tant d'années – je vois transparaître aussi les petits drames personnels et les doutes qui sont le propre de n'importe quelle jeune fille. Pourquoi n'avais-je pas les cheveux noirs et de grands yeux lumineux ? Pourquoi n'étais-je pas plus séduisante ? Comment Morris pouvait-il bien m'aimer ? D'ailleurs m'aimait-il vraiment ? Mes lettres devaient respirer mon désir à peine voilé d'être rassurée ; et les assurances ne manquaient pas de venir, même si elles n'étaient pas toujours formulées très galamment :

*A maintes reprises je t'ai déjà priée de ne pas me contredire sur la question de ta beauté, m'écrivit-il un jour. De temps en temps ta manie des mêmes remarques sempiternelles, d'une timidité et d'une modestie outrées, te reprend, et je ne peux le supporter.*

Dans d'autres lettres, nous tentions assez gauchement de faire des projets d'avenir communs, pour terminer inévitablement en parlant de la Palestine. Morris était alors beaucoup moins assuré en matière de sionisme que moi, et il était d'une nature plus romantique et plus méditative. Il rêvait d'un monde où tout le monde vivrait en paix, et l'autodétermination nationale offrait peu d'attraits pour lui. Au fond il ne pensait pas qu'un État souverain serait d'un grand secours aux Juifs. Selon lui, ce ne serait jamais qu'un État de plus, assorti des

fardeaux et des sanctions qui vont habituellement avec une telle réalité. D'une lettre de lui, datée de 1915, j'extrais ce passage :

*Je ne sais si je dois me féliciter ou m'attrister de voir que tu es apparemment une nationaliste pleine d'enthousiasme. Je suis totalement passif dans ce domaine, bien que je ne mette nullement en doute l'importance de tes activités, pas plus que de celles de toute autre personne qui essaie de porter aide à une nation en détresse. L'autre jour, j'ai reçu une invitation à assister à l'une de ces réunions... Mais comme il m'est assez égal, au fond, de savoir si c'est en Russie ou en Terre Sainte que les Juifs vont souffrir, je ne m'y suis pas rendu...*

Aux environs de 1915, les Juifs souffraient en bien des lieux, et mon père et moi nous nous lançâmes ensemble dans l'organisation de toutes sortes de secours – ce qui, incidemment, allait nous rapprocher tous deux. Comme ce fut le cas dans la Seconde Guerre mondiale, la plupart des organisations d'aide aux Juifs d'Europe durant la Première Guerre mondiale furent prises en main par le *Joint Distribution Committee* (comité mixte de répartition) nouvellement créé. Mais, à la différence de la situation dans les années 40, cette remarquable organisation était alors mal dirigée, de New York, par une poignée de bureaucrates, et elle était devenue la cible de nombre de critiques acerbes. L'un des résultats de la situation fut que les groupes travaillistes juifs décidèrent de créer leur propre organisation, qu'ils appelèrent le *People's Relief Committee* (comité de secours populaire), auquel j'adhérai avec mon père. Nous travaillions très bien ensemble, et le souvenir de notre coopération me remplit encore de joie aujourd'hui, bien que, me semble-t-il, mon père se soit rendu compte avec quelque

stupeur que j'étais en passe de devenir une adulte. Papa représentait dans la nouvelle organisation son syndicat, tandis que j'étais le porte-parole d'un petit groupe littéraire sioniste travailliste, aux réunions duquel j'assistais après mes cours. Quoique je ne me souvienne même plus de son nom, sans nul doute assez fantaisiste, je déployais beaucoup d'activité pour lui. Nous avions un programme de conférences pour lequel nous faisons venir des orateurs de Chicago. Cela se passait tous les quinze jours, et cela prenait la forme de ce que l'on appellerait aujourd'hui des séminaires sur les divers aspects de la littérature yiddish. Le manque d'argent pour payer les frais des conférenciers et la location d'une salle étaient une maladie chronique ; nous avons donc coutume de demander aux adhérents 25 cents par conférence, ce qui représentait pas mal d'argent en ce temps-là. Je me rappelle un homme que l'on voyait à chaque séance, mais qui refusait toujours de payer :

– Ce n'est pas pour la conférence que je viens, expliquait-il. C'est pour poser une question.

Vers la fin de la guerre, un autre mouvement juif d'importance majeure vit le jour : le Congrès juif américain, qui devait jouer un rôle éminent dans la formation du Congrès juif mondial dans les années 30. A cette époque, bien que le *Bund* (qui s'était transplanté aux États-Unis) n'élevât pas d'objection à la formation du Congrès, il s'opposait violemment à l'orientation propalestinienne de celui-ci. En 1918, lorsque eurent lieu des élections pour le Congrès dans toutes les grandes communautés juives des États-Unis (c'était la première fois que les Juifs d'Amérique tenaient des élections à eux) les passions furent à leur comble. Les sionistes tiraient d'un côté, les gens du *Bund* de l'autre. Mon père et moi, nous nous jetâmes activement dans la campagne électorale, totalement convaincus que le Congrès devait rester dans l'Histoire comme une force favorable au sionisme.

Si l'on voulait faire campagne auprès des Juifs, décidai-je, l'endroit logique où se tenir était la synagogue du quartier, notamment vers l'époque des grandes fêtes juives, où tout le monde va à la *schule*, la synagogue. Mais comme, seuls, les hommes ont le droit de s'adresser à la congrégation, j'installai une caisse juste devant la synagogue, de sorte que les gens qui sortaient pour rentrer chez eux n'eussent d'autre alternative que d'entendre, au moins pour une part, ce que j'avais à dire du programme sioniste travailliste. Je présume que je ne manquais pas d'une bonne dose d'assurance à cet égard (sinon à d'autres), et quand je vis beaucoup de monde s'arrêter en effet pour m'écouter à l'extérieur de la synagogue, je pensai qu'il fallait essayer ailleurs aussi. Mais, cette fois, mon père, mis au courant de mon projet, entra en fureur. La fille de Moshe Mabovitch, tempêta-t-il, se donner en spectacle, juchée sur une caisse, dans la rue ? C'était hors de question, une vraie honte, j'étais folle, *schandeh!* Je tentai de lui expliquer que je m'étais engagée à le faire, que mes amis m'attendaient dans la rue, que ce comportement n'avait rien que d'admissible. Sa colère était telle qu'il refusait d'entendre un seul mot. Ma mère s'interposa entre nous, comme un arbitre entre deux boxeurs, pendant que nous continuions à nous jeter nos arguments à la tête, à pleine voix.

Finalement, nous restâmes sur nos positions : mon père, écarlate de rage, déclara que, si je persistais, il me suivrait et me ramènerait à la maison en me traînant publiquement par ma natte. J'étais sûre qu'il le ferait : en général il tenait parole. Mais je n'en partis pas moins. A l'angle de la rue, je prévins mes amis que mon père était sur le sentier de la guerre, puis grimpai sur ma caisse et fis mon discours – non sans terreur. Quand, au bout du compte, je rentrai à la maison, je trouvai ma mère qui m'attendait à la cuisine. Papa dormait déjà, me dit-elle ; il était allé à mon meeting au coin de la rue et m'avait entendue parler.

– J’ignore d’où elle tient ça, avait-il déclaré pensivement à ma mère.

Il s’était laissé tellement prendre à ma harangue du haut de ma caisse qu’il en avait complètement oublié sa menace. Aucun de nous deux ne fit jamais autrement allusion à l’incident ; mais je tiens ce discours pour le plus réussi que j’aie jamais prononcé.

Vers la même époque, je commençai à faire un peu de véritable enseignement. Les sionistes travaillistes avaient inauguré une *folk-schule* à mi-temps – une école yiddish au Centre juif de Milwaukee. On y donnait des cours le samedi après-midi, le dimanche matin et un autre après-midi par semaine. J’enseignais le yiddish : lecture, écriture, un peu de littérature et d’histoire. Le yiddish, me semblait-il, était l’un des liens les plus puissants entre Juifs, et j’adorais l’enseigner. Ce n’était pas à cela que me préparait l’École normale de Milwaukee, mais je prenais une extraordinaire satisfaction à pouvoir initier quelques-uns des enfants juifs de la ville à la connaissance des grands écrivains de langue yiddish que j’admirais tant. L’anglais était certainement une belle langue, pensais-je, mais le yiddish était la langue de la rue juive, le langage naturel, chaleureux, intime, qui réunissait une nation dispersée. Rétrospectivement, j’ai conscience d’avoir joué un peu les bas-bleus avec le yiddish : il n’était pas de plus grand crime à mes yeux, à ce stade, que d’entendre par exemple, un de ces enfants mêler l’anglais et le yiddish ; même, il y eut un moment où je pensai que les Juifs se devaient d’avoir deux langues en Palestine : l’hébreu et le yiddish. Comment pouvait-on penser à se passer du second, là-bas moins que partout ailleurs ? Quand les sionistes travaillistes voulurent ouvrir un cours spécial de langue anglaise et me demandèrent de m’en charger, je refusai catégoriquement. Si l’on voulait appartenir au *Poalei-Zion*, le minimum était de

savoir le yiddish ! Il apparut finalement, de toute évidence, que j'eusse mieux fait de m'appliquer à l'étude de l'hébreu ; mais qui, alors, pouvait se douter de l'importance qu'il prendrait ? Au bout du compte, quand nous sommes partis pour la Palestine, j'ai, cela va de soi, appris l'hébreu, mais je n'y ai jamais été aussi bonne qu'en yiddish.

J'aimais beaucoup enseigner, à cette *folk-schule*. J'adorais les enfants et ils me le rendaient. Et puis je me sentais utile. Quand le temps le permettait, le dimanche soir, après la *folk-schule*, avec ma famille, quelques-uns de mes élèves et Morris (quand il se trouvait à Milwaukee), j'avais coutume d'aller pique-niquer. Ma mère préparait des monceaux de nourriture ; on s'asseyait sous un arbre, dans un parc, et l'on chantait. Je ne fumais pas en ce temps-là, et je chantais pour un oui ou pour un non. Et puis mes parents s'endormaient sur l'herbe, le visage abrité par l'édition du dimanche d'un des journaux en yiddish publiés sur la côte atlantique (ils le lisaient chaque semaine de bout en bout) pendant que, nous autres, nous parlions de la vie, de la liberté et de la quête du bonheur, jusqu'au coucher du soleil. Alors, on rentrait et ma mère nous donnait à tous à dîner.

Aussitôt après la guerre, lorsque les pogroms antisémites sévirent en Ukraine et en Pologne (ceux d'Ukraine étant pour une grande part le fait du célèbre commandant en chef de l'Armée ukrainienne, Simon Petlioura, dont les unités liquiderent des communautés juives entières), j'aidai à organiser une marche de protestation dans une des grandes rues de Milwaukee. Le propriétaire juif d'un grand magasin en ville eut vent de mon projet et me pria de venir le voir :

– A ce que je comprends, me dit-il, vous avez l'intention de prendre la tête d'une manifestation dans Washington Avenue ? Si oui, je tiens à ce que vous le sachiez, je quitte cette ville.

Je répondis que je ne voyais pas du tout d'objection à son départ, et que j'avais fermement l'intention de mettre mes plans à exécution ; si malavisée qu'il pût juger la chose, je ne me préoccupais nullement de ce que pensaient ou diraient les gens ; les Juifs n'avaient aucune raison d'avoir honte ; au contraire, lui affirmai-je, j'étais certaine que, en manifestant nos sentiments devant l'assassinat et la mutilation des Juifs d'outre-Atlantique, nous gagnerions le respect et la sympathie de nos autres concitoyens.

Le défilé fut finalement un très grand succès. Il y eut des centaines de participants, bien qu'il semblât impossible que Milwaukee comptât tant de Juifs. Incidemment, ce fut une surprise pour moi (malgré la bravoure de mes assertions au propriétaire du grand magasin) de voir tant de non-Juifs participer à la manifestation ; je me revois regardant les gens qui faisaient la haie dans l'avenue sur notre passage, et sentant toute la force de leur sympathie. Il n'y avait pas tant de marches de protestation à l'époque, et la nôtre reçut une publicité dans toute l'Amérique. Peut-être est-ce le moment de souligner ici que, personnellement, pas une fois je ne me suis heurtée à de l'antisémitisme à Milwaukee. J'avais beau vivre dans un quartier juif et me mêler presque uniquement à des Juifs, tant à l'école qu'ailleurs, j'avais bien évidemment des amis non-Juifs, comme je devais en avoir toute ma vie. Mais, même s'ils ne m'étaient pas aussi proches que les Juifs, je me sentais parfaitement libre et à l'aise avec eux.

Je crois bien que ce fut pendant ce défilé à travers la ville, ce jour-là, que je compris que je ne pouvais plus remettre ma décision définitive touchant la Palestine. Si dur que ce pût être pour ceux qui m'étaient le plus chers, il m'était impossible de différer plus longtemps la résolution qu'il me fallait prendre quant au pays où j'allais vivre. La Palestine, pensais-je, et non les défilés à travers Milwaukee, voilà quelle était la seule

réponse réelle et significative aux bandes d'assassins de Petlioura. Il fallait que les Juifs eussent de nouveau un pays bien à eux, et mon devoir était d'aider à sa fondation, et ce, non par des discours ou des collectes publiques, mais en y allant vivre et travailler.

Je commençai par rejoindre officiellement les rangs du parti sioniste travailliste (*Poalei-Zion*), accomplissant par là ce qui devait être mon premier pas sur la route de la Palestine. A ce moment-là, les sionistes travaillistes n'avaient pas de mouvement de jeunes. Selon les statuts du parti, seules, les personnes de plus de dix-huit ans étaient agréées. Je n'avais que dix-sept ans ; mais j'étais déjà connue des militants, et l'on me permit d'entrer au parti. Restait à persuader Morris de m'accompagner en Palestine, car il me semblait inconcevable qu'il n'en fût pas ainsi. Je savais que, même s'il acceptait de venir, nous devrions attendre encore un an ou deux – le temps de rassembler l'argent pour le voyage, entre autres choses – mais il était impératif que, avant notre mariage, Morris n'eût pas de doute sur ma volonté d'aller vivre là-bas.

Je ne lui présentai pas la situation sous forme d'ultimatum, tout en ne laissant rien dans l'ombre, de ma décision. J'avais très envie de l'épouser et j'étais résolue à partir pour la Palestine.

– Je sais, lui dis-je, que l'idée de vivre en Palestine t'emballe moins que moi ; mais je te supplie de partir avec moi.

Sa réponse fut qu'il m'aimait infiniment, mais que, pour ce qui était de la Palestine, il désirait réfléchir et parvenir seul, de son côté, à une décision. Aujourd'hui, je me rends compte que, beaucoup plus perspicace et moins impulsif que moi, Morris voulait avoir le temps, non seulement de soupeser la question de l'installation en Palestine, mais peut-être aussi de se demander si, après tout, nous étions réellement faits l'un

pour l'autre. Dans une de ses lettres envoyées de Denver, juste avant de me rejoindre à Milwaukee, il écrivait :

*As-tu jamais songé à te poser la question de savoir si ton Morris possède la seule qualité sans laquelle toutes les autres perfections sont sans valeur ; je veux parler de « la volonté indomptable » ?*

C'était le genre de question que les amoureux se posent sans attendre ni souhaiter de réponse. Pour ma part, je n'avais pas l'ombre d'un doute. Mais Morris était un sage ; il avait dû sentir que, à certains égards, nous étions extrêmement différents et que, un jour, les différences finiraient peut-être par compter.

Nous nous sommes donc séparés pour un temps. Je quittai l'école (étrange, comme elle avait perdu sa grande importance à mes yeux) et je partis pour Chicago, où, sur la référence d'un poste de bibliothécaire que j'avais tenu quelque temps à Milwaukee, on m'engagea à la bibliothèque municipale. Sheyna, Shamai et leurs deux enfants vivaient aussi maintenant à Chicago – Shamai y avait une place dans un journal juif. Regina vint à son tour s'y installer. Je les voyais tous très souvent, tout en partageant le logement d'une autre amie. J'étais très loin d'être heureuse. La pensée d'avoir peut-être à choisir entre Morris et la Palestine me minait, et je vivais surtout à l'écart, utilisant mes loisirs à militer pour le parti sioniste travailliste, à prononcer des discours, organiser des meetings, des collectes. Toujours surgissait quelque chose qui avait la préséance sur mes soucis personnels et qui intervenait naturellement pour m'en distraire – situation qui ne changerait guère au cours des soixante années à venir.

Par bonheur, bien qu'il fût encore des réserves touchant la Palestine, Morris se sentait suffisamment attiré par l'idée d'y

aller vivre pour accepter finalement de partir avec moi. Sa décision fut sans aucun doute influencée dans une certaine mesure par le fait que, en novembre 1917, le gouvernement britannique se déclara publiquement favorable à « l'établissement, en Palestine, d'un foyer national pour le peuple juif », et annonça qu'il « emploierait tous ses efforts pour faciliter la réalisation de cet objectif ». La Déclaration Balfour – ainsi nommée parce qu'elle était signée du nom d'Arthur James Balfour, alors ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne – était rédigée sous forme d'une lettre adressée par lord Balfour à lord Rothschild. Elle survint au moment même où les forces britanniques, sous le commandement du général Allenby, avaient entrepris la conquête de la Palestine sur les Turcs. Et même si, dans les années à venir, l'ambiguïté de ses termes devait être responsable d'effusions de sang quasi perpétuelles au Moyen-Orient, à l'époque elle fut saluée par les sionistes comme la première pierre de la fondation d'une république juive en Palestine. Il va sans dire que cette déclaration m'emplit d'une joie débordante. C'était la fin de l'exil des Juifs. Le retour au bercail allait vraiment commencer et, avec Morris, je serais parmi les millions de Juifs dont le flot ne manquerait pas d'affluer vers la Palestine.

Ce fut avec cet événement historique pour toile de fond que nous nous sommes mariés, le 24 décembre 1917, dans la demeure de mes parents. Le mariage fut précédé par une de mes habituelles disputes avec ma mère, longue et passionnée à souhait. Nous voulions une cérémonie civile, sans invités, sans histoires. Nous étions des socialistes, tolérant la tradition, mais nullement liés par le rituel. Nous ne voulions ni n'avions besoin d'une cérémonie religieuse. Mais ma mère m'avait déclaré en termes définitifs qu'un mariage civil serait sa mort, qu'elle se verrait contrainte de quitter Milwaukee dans l'instant même, et que je serais la honte de toute la famille, sans

parler du peuple juif, si je ne me mariais pas suivant la tradition. D'ailleurs, quel mal cela nous ferait-il?... Morris et moi, nous finîmes donc par céder; de fait, quel mal pouvait nous faire une quinzaine de minutes sous la *rhoupah* (dais d'épousailles) et en quoi cela affecterait-il nos principes? Nous lançâmes très peu d'invitations, ma mère prépara des rafraîchissements, et le rabbin Schonfeld, l'un des authentiques érudits juifs de Milwaukee, officia. Jusqu'au jour de sa mort, ma mère évoqua fièrement le fait que le rabbin Schonfeld était venu à la maison pour mon mariage et avait prononcé un petit speech pour nous souhaiter du bonheur. Et même – bien qu'il fût connu pour sa rigueur en matière de religion et qu'il refusât en général de rien boire, et surtout de manger, hors de chez lui – il avait *goûté* à un morceau du gâteau qu'elle avait confectionné. J'ai souvent pensé à tout ce qu'avait signifié ce jour pour elle, et à la façon dont j'avais failli le lui gâcher en voulant me marier à la mairie.

Une fois de plus, je me lançais dans une vie nouvelle. Pinsk, Milwaukee, Denver, avaient été, en un sens, des haltes. A présent, j'avais près de vingt ans, j'étais une femme mariée et je partais pour le seul endroit vers lequel je me sentisse véritablement appelée. Mais, comme la guerre n'était pas terminée, il était encore impossible de nous mettre en chemin. Il n'y avait pas de place dans la demeure de mes parents pour nous, et d'ailleurs nous n'avions pas tellement envie de vivre avec d'autres gens. Nous nous installâmes donc chez nous pour deux années environ. J'ai voyagé énormément pour le parti sioniste travailliste au cours de ces deux années, et il me semble avoir été aussi souvent absente de notre foyer que présente. Je suppose qu'on me réclamait parce que j'étais jeune, que je parlais couramment l'anglais et le yiddish et que j'étais toujours prête à aller n'importe où et à faire des discours au pied levé ou presque.